

**Lauréats du concours
d'écriture et de carte postale
2022**

THÈME

« Invitation au voyage »

Avant-propos

Pour la 12^{ème} année consécutive, la Communauté de communes Terre de Camargue a organisé, avec son Réseau de lecture publique, un concours d'écriture.

Lauréats catégorie « écriture » :

- 1^{er} prix - Jean-Luc DEPAIFVE (Caen, Calvados) p. 5
Pour « Migrations »
- 2^{ème} prix - Magali FRANCOIS (St Maximin La Ste Baume, Var) p. 14
Pour « Journal d'une sardine en détresse »
- 3^{ème} prix - Bernard MONSIGNY (Le Chesnay, Yvelines) p. 19
Pour « Brise marine »

Lauréats catégorie « carte postale 8-12 ans » :

- 1^{er} prix - Morgane COCHEREAU (Aigues-Mortes, Gard) p. 30
- 2^{ème} prix - Romane POURCHET-MATTEÏ (Aigues-Mortes, Gard) 31

Lauréats catégorie « carte postale 18 ans et + » :

- 1^{er} prix - Myriam SCHWARTZ-JALLAT (Alès, Gard) p. 33
- 2^{ème} prix - Danièle BIZET (Lyon, Rhône) p. 34
- 3^{ème} prix - Maëva CHERASSE (Paris) p. 35

L'équipe organisatrice tient à saluer l'ensemble des participants et remercie très chaleureusement les membres des jurys pour leur participation.

Les textes ont été fidèlement retranscrits tels qu'ils nous ont été confiés par les auteurs.

**CONCOURS
D'ÉCRITURE,
RÉCIT DE VOYAGE :**



1^{er} prix

« *Migrations* »

par **Jean-Luc DEPAIFVE**, (Caen - Calvados)

L'aller. Le noir.

CLANG !

A l'instant même où le claquement lugubre et métallique ponctue leur enfermement, un noir intense les enveloppe. Impossible de voir quoique ce soit. Incapables de distinguer qui que ce soit.

Ils sont nombreux. Trop nombreux ! Tellement nombreux que pour les tasser davantage, on les a glissés dans des tuyaux. Cylindres de plastique, eux-mêmes rangés verticalement dans un souci de gain de place et d'exploitation optimisée des volumes. Des tubes dans lesquels ils sont tellement serrés qu'aucun geste n'est possible, à part... respirer. Et encore ! Pas question de trop gonfler leurs poumons !

Pas besoin d'avoir une longue expérience pour comprendre que le voyage va être long et difficile !

Ils ne s'attendaient pas à ça !

César, pas plus que les autres.

Il s'est laissé prendre au piège... contraint d'abord et puis finalement, succombant à la tentation d'un ailleurs, amadoué par les sirènes d'un confort promis, d'une vie plus facile, différente, meilleure... il s'est

littéralement laissé manipuler et finalement plumer par ces hommes qui savent où et comment les emmener. Qui savent surtout comment les délester de tout ce qui compte et en premier lieu, de la liberté de se déplacer. Embarqué par ceux qui savent comment profiter de la crédulité, de la docilité.

Il voit bien que, dans tous les sens du terme, il est impossible de se retourner. Pas de marche arrière ! La route vers la vie douce, c'est promis, c'est par là ! Ils avancent.

Plongés dans la nuit, privés de la vue par l'obscurité, les voyageurs vont devoir compter sur leurs autres sens pour s'informer de l'avancée du trajet.

La porte fermée, l'air est encore porteur des odeurs de dehors. La moiteur subtropicale les accompagne. Avec elle, les senteurs de la forêt, les effluves enivrantes de ses fleurs, l'exhalaison prégnante de l'humus, celle des fruits offerts chaque jour à la cueillette, la vanille, douce, sucrée et chaleureuse, les écorces odorantes et épicées des arbres géants, le parfum des fougères, les effluves humides et douces au-dessus de la rivière, autant de repères que chacun s'attache à graver dans sa mémoire.

Ce qui fut leur quotidien et qui désormais ne sera plus que souvenirs...

Les bruits aussi. Les moteurs pétaradants des mobylettes qui portent sans doute, comme aperçu plus tôt, en équilibre, des ballots bigarrés, lourds et volumineux. Les éclats de voix confus venant de la place du marché et concluant les transactions animées quant au prix du manioc, d'un sac de fruits trop mûrs ou d'une volaille et son cortège de mouches. Les voix graves et posées des anciens, portées par le vent jusqu'à eux depuis là-bas, du pied de l'arbre aux palabres. De quoi parlent-ils aujourd'hui ? Ils entendent aussi les percussions d'un djembé, les notes cristallines d'un balafon et le chant d'un griot qui se

glissent en arrière plan de cette carte postale sonore qu'ils s'envoient à eux-mêmes.

Des bruits de frottements métalliques puis une sensation de soulèvement. Voilà qu'ils bougent. César se souvient que depuis sa plus tendre enfance, poussé par ses parents et la précarité de leurs conditions de logement, il a cherché à quitter le plus tôt possible le nid familial. Sa quête d'autonomie, l'a poussé vers une volonté farouche et précoce de se mouvoir de ses propres ailes, et là, il sent leur « boîte » se soulever et glisser dans les airs sans qu'aucun mouvement, aucun effort physique ne soit à produire. Une perte d'autonomie qui le dérange. Il se sent aussi posé sans grand ménagement sur une plate-forme, elle aussi métallique. Des crissements agressifs accompagnent les glissements successifs. L'absence manifeste de précaution ne peut pas lui suggérer que sur la « boîte » est inscrit « FRAGILE » et puis « HAUT », « BAS »...

Encore heureux !

Ceux qui s'appêtent à voyager incognito et en classe ultra économique ont entendu les glissements d'autres caisses. Ils se savent maintenant entourés de pavés géométriques semblables à des buildings rouillés formant une cité ultra resserrée. Autour, le silence. Les sons de l'extérieur ne parviennent plus jusqu'à eux.

César entend les respirations de ses compagnons de voyage. Elles se font plus régulières. C'est préférable. Une hyper ventilation prolongée serait malvenue et serait synonyme à court terme d'asphyxie. Les entrées d'air sont calculées au plus juste. Discretion oblige !

A ce moment, seul le goutte à goutte censé les hydrater rompt le silence. Un calme pesant, du genre de ceux qui précèdent un nouveau déferlement.

Un vrombissement sourd. Des trépidations régulières. Il se passe quelque chose. A nouveau César sent qu'ils se déplacent. Les vibra-

tions augmentent de fréquence. Elles se doublent même de secousses brutales au rythme du croisement des nids de poules irrégulièrement répartis sur la piste. « On s'habituerait au ronronnement », se dit-il. Il serait même possible de se reposer, bercé par la régularité, si les rudes bousculades ne venaient rompre cette monotonie. Et puis, les frottements des colis qui bien qu'extrêmement tassés les uns contre les autres, continuent de produire des grincements qui font parcourir des frissons dans tout le corps.

Le temps passe. Dans la nuit qui les accompagne, difficile d'en garder la notion. L'absence de repères lumineux, la fatigue qui s'installe, l'impossibilité de communiquer, contribuent à l'effacement des jalons temporels. Depuis combien de temps roulent-ils ? César n'en a aucune idée.

Ce qu'il sait, c'est que cela dure.

Ce qu'il sait c'est que dans leur espace confiné, les odeurs qu'ils avaient emportées sont maintenant remplacées par d'autres.

D'abord il y a eu le métal surchauffé et les vapeurs d'essence, entêtantes. Et puis, rapidement, ce fut autre chose.

Cloîtrés, empêchés du moindre mouvement, soumis à une température croissante, de César et ses compagnons émanent des effluves de transpiration qui remplissent l'espace de cette odeur que certains qualifient de fauve. César ne connaît pas cette expression, mais sans doute en sourirait-il, percevant la dérision.

D'abord gêné, César a fini par se résigner : « Au bout d'un moment, on s'habitue... » Et puis, les corps ont dû laisser échapper ce qu'ils ne peuvent stocker. Sans autre possibilité, se laissant aller sur eux-mêmes, les uns après les autres ont uriné puis déféqué... l'odeur de transpiration elle aussi se transformait en souvenir, masquée qu'elle était par celle des excréments. César, la mort dans l'âme, fit comme les autres.

C'est dans cette ambiance olfactive qu'au bout d'une durée difficile à définir que César sent les trépidations ralentir puis cesser.

Arrivés ?

Peut-être.

Il ne va pas tarder à le savoir.

Glissements, soulèvement, dépose.

Autour de leur habitacle on s'agite. Une nouvelle ambiance sonore remplace les grondements qui ont envahi des heures durant le cerveau de César et de ses covoiturés.

D'autres moteurs, des sons nasillards et clignotants semblent tourner autour d'eux comme un ballet mécanique. Des voix humaines qui s'interpellent.

Voilà qu'ils perçoivent le souffle du vent, des bruits d'eau, semblables au sac et ressac au bord du lac les jours de grand vent ... mais en plus fort, beaucoup plus fort.

Des bruits de câbles qui glissent, hissent. Des crochets qui agrippent. L'air frais apporté par le vent entre par les aérations de leur contenant. Il abaisse la température. Il soulage leur odorat. Maintenant l'humidité extérieure est perceptible. Cela ressemble à la rivière mais avec une dimension salée en plus. De l'iode. Et puis l'odeur de poisson. Beaucoup de poissons. Certainement plus que jamais vu dans les paniers des pêcheurs du fleuve.

César aimerait voir pour comprendre, mais il a beau écarquiller les yeux, le noir total qui l'enveloppe l'empêche d'en savoir plus.

Il faudra attendre l'ouverture de la porte.

Mais ce ne sera pas pour tout de suite, car à nouveau César se sent soulevé, déplacé puis posé, empilé.

Le plancher transmet des vibrations longues, le ronflement perçu cette fois, est beaucoup plus creux et sourd que celui qui les accompagnait jusqu'alors. Passé le temps du chargement, trois longs barrissements

caverneux semblent annoncer la mise en mouvement.

Les vibrations changent de fréquence et le bourdonnement se fait un peu plus sonore. Le voyage continue mais César et ses compagnons ont visiblement changé de mode de transport...

Pas de secousses soudaines et brutales cette fois, mais la sensation étrange de glisser sur des ondes plus ou moins régulières et d'être ballotté de droite et de gauche. Au point de se sentir presque nauséux...

Une nouvelle étape ...

Autour de César, certains, plus malades que d'autres, ne parviennent pas à retenir des vomissements. L'odeur acide du vomi vient compléter celle, déjà fétide, qui les accompagne depuis un moment. Heureusement, l'air qui entre par les aérations est-il moins chaud qu'au cours des premières heures de voyage. Beaucoup plus humide aussi. Le système sommaire de goutte à goutte censé les rafraîchir et leur permettre de s'hydrater ne fonctionne plus, faute d'eau.

La fatigue est intense. La faim les tenaille. La soif aussi. Combien de temps devront-ils encore tenir ?

L'épuisement gagne certains qui lâchent prise. C'est le cas des deux voisins de César. Il sent bien qu'ils ne respirent plus. Pour eux le voyage s'arrête là. Ils ne sont pas les seuls. L'environnement nauséabond devient, au fil des heures, putride... Cela va devenir de plus en plus difficile de tenir dans ces conditions. César sent ses propres forces largement diminuer. Combien resteront-ils à la fin ? Combien connaîtront le confort de ces foyers occidentaux qu'on leur a tant vanté ?

Les souffles se font de moins en moins perceptibles.

La lumière.

Epuisé, César n'a pas conscience des manœuvres de déchargement. A peine a-t-il la force d'entrouvrir un œil au moment où la lumière

éblouissante pénètre à nouveau jusqu'à lui.

Intrigués par la puanteur, des hommes ont fracturés la caisse. Ils ont la peau pâle, le nez masqué, portent des gants et du bout des doigts sortent ses camarades et lui même de ce qui s'apparente de plus en plus à une fosse commune ambulante.

Le bilan est effroyable. Nombreux sont ceux qui n'ont pas survécu.

A leur tour, des hommes vêtus de blouses blanches prennent en charge les survivants.

On les réhydrate.

On les lave.

On les soigne.

Ils mangent.

Des hommes en uniforme étudient les papiers qui accompagnent la cargaison du cargo. Ils semblent consternés. Des décisions sont prises.

Le soignant qui s'occupe de César lui explique sans être sûr d'être compris, que dès qu'il ira mieux, on va le renvoyer chez lui.

Sa convalescence se déroule dans un lieu sans charme particulier. Propre et clair, baigné d'odeurs aseptisées, le bois y est absent, les sons de la nature également. L'Eldorado vanté par les rabatteurs n'a vraiment rien de séduisant.

Le retour

César va mieux.

Lui et les autres rescapés sont réunis. On les a regroupés et des fonctionnaires assermentés sont chargés de les raccompagner.

Un journaliste aussi, vient le chaperonner. Il racontera son odyssée. César n'essaye plus de s'échapper. Après quelques tentatives on l'a entravé.

Il n'est pas du genre à s'opposer. Il n'en a plus envie.

Le voilà embarqué dans la soute d'un avion. Il peut voir tout ce qui l'entoure... c'est différent.

Il sent l'asphalte surchauffé s'évaporant du tarmac, le kérosène mal consommé, les pneus torturés par le poids des mastodontes ailés, les bagages manipulés. Les passagers pressés.

Il voit tout cela aussi.

Il se sent soulevé, déposé... transporté, posé.

A peine arrivé, toujours accompagné, il est conduit dans sa jungle. Balloté, secoué sur la piste, il reconnaît les vibrations de l'aller. Il retrouve aussi les parfums familiers... ceux des fleurs, des fruits, des arbres, des mousses. Des odeurs qu'il connaît... il perçoit aussi, fugace, l'odeur des fauves, celle qui prévenait du danger ultime. Mais ça, c'était avant...

Le journaliste peut publier :

TRAFIC.

Lors du déchargement d'un cargo en provenance d'Afrique équatoriale, la police des frontières de Marseille a trouvé une trentaine de perroquets glissés dans des bouteilles de plastique à l'intérieur d'une caisse. Bon nombre n'ont pas survécu au voyage. Les volatiles ont été transportés de cette façon afin de passer la douane illégalement, chaque individu étant vendu près de 1000 euros sur le marché noir des animaux exotiques de compagnie.

Libérés de leur prison de plastique, les animaux survivants ont ensuite été soumis à un examen médical. Une fois soignés, ils ont été renvoyés dans leur forêt d'origine.

Cette espèce est placée en danger d'extinction par l'Union Internationale pour la Conservation de la Nature (IUCN). En plus du commerce illégal, ce perroquet est aussi victime de la déforestation car

il construit son nid dans les arbres. Ces perroquets ne pondent qu'un ou deux œufs par an, qu'ils couvent ensuite durant environ un mois, un système de reproduction qui les rend d'autant plus fragiles. Les Etats membres de la Convention sur le commerce international des espèces de faune et de flore sauvages menacées d'extinction (CITES), condamnent officiellement le commerce illégal d'espèces protégées.

César peut s'envoler.

2^{ème} prix

« *Journal d'une sardine en détresse* »

par **Magali FRANÇOIS**, (St-Maximin la Ste-Baume - Var)

Récit d'un voyage vers l'enfer écrit sur un papier gras ayant servi de journal intime à une sardine en mal d'évasion.

Fin de ce qui aurait pu être un beau voyage. Je n'ai qu'à m'en prendre à moi-même. J'ai toujours eu envie de découvrir le monde.

Etre coincée entre des aromates et baigner dans l'huile ne m'amusait pas du tout ! Pas plus que d'être devenue la star des soirées arrosées entre amis. Condition raillée par des fêtards sautillants. Pas facile tous les jours : la promiscuité, les odeurs, les caractères des unes et des autres à supporter. J'avais à peine la place de bouger une arête et parfois de telles crampes que j'avais envie de hurler. Et puis, je finissais par m'ennuyer. Mes journées se traînaient en longueur et n'étaient guère palpitantes. Mes conditions de vie me donnaient plus envie d'aller manifester en bouchant les ports que de chanter des chansons aux paroles simplistes sur une mélodie qui prend la tête.

Ma dernière montée d'adrénaline remontait au jour où je me demandais si je serai conditionnée aux aromates, à la tomate, au vin blanc ou simplement à l'huile d'olive vierge. Après, terminé ! Juste l'attente. Ennuyeuse. Interminable. Et les odeurs, la promiscuité, les crampes...

Plusieurs mois que j'étais coincée entre Raymonde et Bernadette. Je ne rigolais pas tous les jours. Raymonde n'arrêtait pas de se plaindre, gémissant toute la journée. Une fois ses écailles étaient décoiffées. Une autre fois son arête centrale lui faisait mal, ce qui arrivait en général les jours de pluie ; l'arthrose paraît-il. Elle s'octroyait ainsi le droit de grignoter un peu de ma place pour se soulager tandis que j'avais du mal à respirer. Quant à Bernadette, elle ne cessait pas de parler. Elle savait tout sur tout le monde. Une vraie concierge ! Je connaissais par cœur la vie de chacune de mes compagnes d'infortune. Bernadette ne se taisait jamais. Et, lorsque personne ne répondait à ses questions, elle fabriquait les réponses dans un long monologue.

Sans parler de l'acidité des tomates qui me provoquait des brûlures d'estomac et du fait que je n'aime pas les câpres.

Moi, je voulais sentir le grand frisson de l'air du large. Slalomer entre les coraux des mers australes. Faire du toboggan sur les mulons en Camargue. Autres ambitions que finir sur un rayon de supermarché. Ce que j'aurais aimé, c'est connaître la fraîcheur de l'étal du poissonnier. Glisser sur les glaçons. Rigoler avec les turbots. Faire des blagues aux rougets. Discuter beauté des fonds sous-marins avec les lous. Tenter une amourette avec un thon. Ecouter les histoires de sirènes racontées par les dorades. Et enfin, m'enivrer dans l'odeur des ceps de vigne se consumant lentement pour le barbecue.

Au lieu de cela, je me retrouvais serrée, étouffée entre Raymonde et Bernadette, supportant plaintes et bavardages incessants, aigreurs d'estomac, sous une lumière artificielle, entre des boîtes bleues, jaunes et vertes ; la couleur conditionnant la nature de notre assai-sonnement.

La mienne était rouge comme un soleil couchant sur la Méditerranée. Je ne voyais jamais la lumière du jour. Personne ne me traitait avec

précaution. Certaines boîtes étaient cabossées, les clients ne font jamais attention, nous jetant sans égard dans leur caddie presque plein. Ils nous choisissent par habitude mais ne regardent pas notre parure. Ils se moquent de notre histoire et de nos conditions de vie. Ils ne cherchent pas à savoir d'où l'on provient : Atlantique, Méditerranée. Peu leur importe de voyager à travers notre provenance. Deux critères essentiels pour eux : que l'on soit vendues à un prix compétitif et que l'on soit brillantes et bien calibrées, insupportables diktats de la mode.

Alors, pendant ces longues journées, j'ai conçu un plan. Evasion mentale jour après jour en attendant celui où je pourrai prendre le large. Dès que le couvercle de ma boîte serait entre ouvert, ni une, ni deux, je me faufile à l'extérieur et me ferai la belle. Je suis prête. J'ai eu tout le temps nécessaire pour peaufiner ma fugue. Je n'ai plus qu'à patienter en anticipant chaque détail.

Réveil par les néons aveuglants de mon rayon. Agitation inhabituelle et pourtant ce n'est pas jour d'inventaire.

Lundi a priori ordinaire mais un flash, ce lundi est le premier jour de la quinzaine commerciale. Avant même d'avoir fini de peigner mes écailles que ma boîte est violemment précipitée vers le fond d'un caddie. Départ pour un voyage en terre inconnue. Je n'en reviens pas. Le grand jour est enfin arrivé. J'ose à peine y croire, la liberté m'attend au bout du tapis de caisse. Je suis toute excitée. Quelques exercices afin de déverrouiller mes arêtes. Nouvelles secousses, promenade inconfortable dans un coffre surchargé, suffocant entre un paquet de coquillettes et un tube de dentifrice. Ma boîte enfin posée sur la table d'une cuisine. Ce n'est plus qu'une question de minutes. J'entends le bruit des ustensiles. Le déjeuner se prépare. Mon cœur bat la chamade. Clac métallique de l'ouvre-boîte perforant le couvercle de l'emballage d'aluminium. Lumière du jour aveuglante. Courant d'air.

La fin de l'arête centrale de Raymonde coincée sur mon abdomen. Mouvement de fourchette sec, ma compagne d'infortune me passe par-dessus, glisse vers l'assiette. Bernadette dérape à son tour.

Je n'ai pas pensé aux imprévus. Mon plan n'est pas si parfait que cela. Je n'aurais pas dû tenter de bouger avant l'ouverture. Je me suis accrochée quelques écailles à l'aluminium tranchant et me retrouve seule, coincée au fond de la boîte, là où le couvercle, un peu enfoncé à cause du coup, n'a pu s'ouvrir. Impossible de bouger car la fourchette m'a cassé deux arêtes. En une fraction de seconde, je vois mes espoirs s'envoler. Des larmes de rage se mêlent au reste de sauce tomate. Non seulement je n'ai pas pu m'enfuir mais en plus, on m'a oubliée, collée contre la paroi graisseuse.

Je ne verrai jamais les coraux des mers du sud ni les montagnes de sel. Reste mes voyages imaginaires qui m'ont bercée d'illusions. Je ne connaîtrai jamais la fraîcheur de la glace de l'étal du poissonnier, la tête de gondole de la boutique du port « La belle Bréhantine » ou l'odeur du cep de vigne en train de se consumer.

Moi qui étais si appétissante avec mes écailles argentées brillantes aux reflets irisés, j'ai les arêtes brisées, la peau arrachée et la chair à nu dévoilant impudiquement mes filets. A trop vouloir goûter la liberté, me voilà prise à mon propre piège. Situation inconvenante à en juger le regard lubrique lancé par le maquereau avarié abandonné au fond d'un sac de poissonnerie.

Fin de mes aventures. Seule dans cette boîte même pas assez jolie pour être conservée, comme celles que l'on trouve parfois dans les épiceries fines ou les magasins qui nous sont dédiés, à nous, les sardines à mauvaise réputation, reines des barbecues malodorants et des chansons stupides.

Ma vie de sardine se termine. Prisonnière de ma boîte rouge cabossée, entre l'odeur du maquereau et du melon, tâchée de marc de café,

au fond d'une poubelle.

Début du dernier voyage. Départ de la cuisine. Premier arrêt : le container au fond du garage. Aussi froid que l'étal d'un poissonnier.

Paysage gris. Aucun confort. Odeur pestilentielle.

Changement de moyen de transport. La benne en partance pour la gare d'arrivée va démarrer. Attention au basculement du container.

Destination la décharge à ciel ouvert, paradis des oiseaux affamés.

Terminus, tout le monde descend. A peine le temps d'effleurer le sol qu'un goéland m'emporte dans les airs. Je vole ! C'est grisant et effrayant à la fois. Je n'ose lui dire que la direction des lagons translucides est à l'opposé de ses battements d'ailes.

J'ai tout sauf envie de chanter.

3^{ème} prix

« *Brise marine* »

par **Bernard MONSIGNY**, (Le Chesnay - Yvelines)

« Ce week-end, j'ai "fait" le Cap-Vert ! » ou bien « Ma fille a "fait" Venise en trois jours ! », n'avez-vous jamais entendu de telles affirmations se glisser au hasard des conversations ? Même dans mon petit hameau, il m'est arrivé de surprendre ces expressions. A considérer au pied de la lettre le discours de ces bavards prétentieux, j'en avais conclu que certains devaient se considérer comme l'égal du Créateur. Peuchère, lui il avait tout de même mis une semaine pour faire vraiment le ciel et la terre ! Puis, j'ai fini par comprendre que la formule "faire" signifiait tout simplement "visiter"...

A l'époque de l'internet, du TGV et des compagnies aériennes low-cost, je passais donc pour indécrottable, voire même un peu fada aux yeux de ces gens-là, moi qui n'avais jamais rien "fait". Je ne pouvais pas prétendre m'être embarqué pour des voyages aussi lointains. En réalité, comme je me sentais bien chez moi, à quoi bon m'éloigner de mon havre de paix ? Les paysages de ma Camargue et la vue des Alpilles me satisfaisaient largement et m'emplissaient chaque jour le cœur de joie. Une fois, je m'étais bien risqué à aller jusqu'en Arles avec mon amie Laurence, qui me confiait de temps en temps des petits boulots. L'agitation de la grande ville, les automobiles, les bruits,

tout cela ne m'avait pas beaucoup plu et nous étions bien vite rentrés. Tout bien considéré, je menais une vie simple et tranquille comme au temps de la Provence de Pagnol et de Giono. Sauf que pour voir cette Provence-là, décrite dans les livres, il fallait remonter le temps d'au moins un siècle. A force d'y réfléchir, je finis par penser de travers. Peut-être avais-je eu tort de mener une vie aussi casanière, surtout en répondant au joli nom d'Ulysse. Heureux qui comme Ulysse a fait un beau voyage... Dans mes ambitions je restais modeste cependant, je souhaitais seulement voir la mer et pourquoi pas un peu plus, si affinités.

L'occasion se présenta un matin de juillet, lorsqu'un visiteur vint tout exprès d'Avignon pour découvrir la Camargue au cours d'une promenade. Après les recommandations d'usage, Laurence me laissa pour la journée avec l'inconnu qui se prénomma Paul. Comme souvent, le visiteur me plut et m'inspira confiance au premier regard car pour cela, je me fiais à mon instinct. Il me sembla que c'était réciproque. Nous nous partageâmes ses légers bagages qui consistaient en quelques provisions pour le déjeuner. Paul conserva une petite musette, avec dedans un peu de matériel de peinture m'expliqua-t-il, car il était aquarelliste. Je lui fus reconnaissant de ce geste car pour de mystérieuses raisons, le rôle de porteur me revenait d'habitude, comme si cela était naturel.

« Ulysse, si nous allions voir le petit-Rhône pour commencer », suggéra-t-il. J'acquiesçais car l'idée était bonne, et même si elle ne l'avait pas été, il fallait toujours satisfaire les désirs des clients dans la mesure du possible, comme Laurence nous l'avait bien expliqué. Il faisait doux et nous empruntâmes un petit chemin qui nous mena non loin de l'embarcadere du bac du Sauvage. Après avoir soigneusement choisi un emplacement au bord de l'eau, mon compagnon commença par installer une chaise pliante, puis il tira un petit car-

net où il traça au crayon un croquis du spectacle. De mon côté, tel Monsieur le Sous-Préfet aux champs, je le regardais du coin de l'œil dessiner tout en mâchonnant un brin d'herbe. Paul avait la main sure et rapide pour esquisser en quelques traits rapides ces instants de vie qui défilaient devant nous.

A l'arrivée du bac, nous assistâmes à quelques scènes cocasses : la conductrice d'une petite décapotable rouge, tétanisée par la peur, dut céder le volant au patron du bac, car elle craignait de mettre son véhicule à l'eau ; comme souvent, il se trouva des chevaux rétifs qui ne voulaient pas débarquer, il fallut les attirer avec des pommes et des friandises. Le caractère prudent voire craintif des chevaux, même en Camargue, m'a toujours étonné par comparaison à celui bien plus audacieux des petits poneys.

Soudain non loin du bac vint apponter une magnifique vedette blanche, puissante et fuselée, taillée pour affronter la mer comme dans mes rêves les plus chers.

Certes le bac pouvait prétendre appartenir à la famille des engins de navigation, car il flottait sur l'eau, mais il était enchaîné par deux câbles tendus entre les rives, comme un âne attaché à son piquet. Il ne pouvait pas s'écarter de sa route et se contentait de cheminer tristement d'un bord à l'autre du fleuve. Même sous son déguisement pittoresque et coloré, l'embarcation faisait bien pâle figure face au superbe vaisseau baptisé Le Camargue.

Avec Paul nous nous approchâmes du ponton d'amarrage. Un marin nous expliqua que Le Camargue faisait halte avant de descendre le fleuve pour faire route jusqu'aux Saintes-Maries-de-la-Mer d'où nous pourrions contempler le large. La description de ce programme me fit frémir d'envie, moi qui n'avais jamais voyagé et qui justement rêvais de partir pour admirer la mer.

Malgré les consignes de Laurence, je fis de mon mieux pour influencer

mon compagnon qui par chance ne fut pas très difficile à convaincre, d'autant qu'il y avait peu de passagers ce matin-là. Nous embarquâmes ainsi pour une bonne heure de traversée. Tandis qu'il montait sur le pont supérieur, je restais debout à l'arrière par discrétion, ce qui ne m'empêcha nullement de profiter des commentaires que distillait le capitaine au fur et à mesure de notre progression. Il nous apprit ainsi que les Saintes-Maries constituaient la véritable capitale de la Camargue et non Arles, ce qui me donna quelques frayeurs car j'avais peu goûté mon bref passage dans cette grande ville. Toutefois, je fus vite rassuré en entendant mes voisins vanter le charme de cette capitale vingt fois moins peuplée que la métropole d'Arles.

Par-dessus les haies d'arbres qui meublaient les deux rives, les touristes dévorait d'un regard béat les magnifiques paysages naturels qui défilaient : étangs, rizières, marais, canaux, sans compter les hôtes de ces espaces préservés. Nous vîmes ainsi s'ébattre des taureaux sauvages et galoper librement des chevaux tandis que s'envolaient des flamants roses. Je ne pus m'empêcher de jalouser leur liberté, surtout celle des chevaux car le sort des taureaux ne m'apparut pas vraiment enviable. Tandis que les passagers s'exclamaient à la moindre apparition d'un représentant de la faune locale qu'ils s'empressaient de photographier bruyamment, mon client restait concentré sur son carnet de dessins qu'il parsemait de traits rapides.

Les effluves de sel et d'iode devinrent soudain plus entêtantes, l'atmosphère changea imperceptiblement. J'en conclus que nous approchions de la côte. Le Camargue lui-même abandonna son calme olympien pour se mettre à tanguer très légèrement. Ulysse, nous y voilà enfin, me dis-je en me réjouissant d'apercevoir la mer, lorsque le capitaine annonça, « dans une bonne demi-heure, nous atteindrons les Saintes-Maries-de-la-Mer... », ce qui calma pour un temps mon excitation. Dans l'attente de ce grand moment, j'observais le curieux

spectacle que formaient les rares passagers du pont inférieur.

Une femme aux cheveux blancs avait pris place non loin de moi. Deux pitchouns l'accompagnaient. Sans doute me dis-je, une grand-mère et ses petits-enfants. Très sage la petite fille, d'environ dix ans, observait avec attention le paysage et ses yeux brillaient lorsque le capitaine désignait un lieu remarquable. Un peu plus jeune et beaucoup plus turbulent, le petit garçon ne cessait de remuer tout en imitant les mimiques du capitaine et en taquinant sa sœur, dont il tirait les nattes. Avec Laurence, nous avions l'habitude d'accompagner toutes sortes de clients, notamment des familles avec enfants. D'expérience, je savais les garçons plus difficiles à canaliser que les filles. Celui-ci ne fit pas exception.

Sans raison, il s'empara soudain de la balle que sa sœur tenait serrée contre elle et la jeta sur le pont. Par chance elle vint rouler à mes pieds. Le gamin tenta de la récupérer mais je la bloquais tout en faisant les gros yeux et en prenant mon air sévère. Il n'insista pas. Par contre, je renvoyais doucement la balle à sa sœur quand elle se leva à son tour. Celle-ci me remercia du plus gracieux des sourires et tint à m'offrir un bonbon que j'acceptais de bon cœur. J'entendis le rire argentin de la grand-mère quand la fillette lui rapporta son aventure. Deux rangées plus loin, un couple d'une cinquantaine d'années absorbé par le panorama m'apparut très occupé. Leur sens de l'organisation me fit penser qu'il s'agissait certainement de touristes suisses ou allemands, faute d'être asiatiques car ils n'avaient pas le regard bridé. Assise, la femme notait scrupuleusement chaque intervention du capitaine dans un grand carnet vert, comme sous la dictée d'un maître d'école, tandis que debout, armé d'un appareil flambant neuf, l'homme photographiait sous tous les angles chacune des curiosités annoncées. Tous deux profitaient des temps morts pour consulter avec soin un guide touristique où ils vérifiaient leurs notes qu'ils corrigeaient parfois.

Un moment, le capitaine dut couper son micro pour se consacrer à une manœuvre sans doute un peu délicate. Après avoir échangé entre eux un regard convenu, les deux touristes comptèrent ensemble jusqu'à trois pour se synchroniser. J'admirais leurs gestes tout à la fois précis et rapides, tels deux artificiers en intervention de déminage. La femme posa le carnet vert et sortit d'un étui de cuir noir une petit cube métallique décoré d'une gommette verte. Elle l'échangea contre celui que lui tendait l'homme. Après avoir apposé une gommette rouge dessus, elle le rangea dans l'étui de cuir, tandis qu'il insérait la nouvelle batterie dans son appareil-photo. Chacun reprit ensuite sa position de travail. Il était temps : les haut-parleurs grésillèrent de nouveau, le capitaine toussotait dans le microphone pour attirer l'attention. Complices, l'homme et la femme échangèrent un sourire radieux tout en soupirant d'aise. Toutefois, l'homme manqua de tomber et dut s'asseoir précipitamment. Le plancher dansait à présent. Nous entrions dans une zone agitée car nous venions de quitter le petit Rhône pour atteindre enfin la mer.

L'air devint plus frais nous fouettant de vapeurs salées provenant du large tandis que de véritables vagues accouraient en meutes irrégulières pour se briser bruyamment contre notre coque, faisant rouler Le Camargue dans des gerbes d'écume. Les moteurs augmentèrent leur cadence. Malgré les embruns, je gardais les yeux grands ouverts pour savourer ces instants et admirer le large. Plus vaste qu'un étang de Camargue et toujours en mouvement, se tenait devant moi la mer immense où se reflétait le soleil. Elle semblait ne pas avoir de fin. Ebloui, je dus détourner le regard sous le feu des rayons qui scintillaient à la surface et me faisaient pleurer, puis mes yeux s'habituerent. Je pus alors distinguer à quelques centaines de mètres de nous une dizaine de voiliers qui filaient gracieusement en procession vers le large, tandis que deux petites embarcations de pêche nous

précédaient sur le chemin du port.

Nous nous rapprochâmes de la côte et de ses plages de sable presque blanc où des vacanciers se prélassaient sous des parasols multicolores éparpillés comme des champignons dans un pré après une pluie de fin d'été. Les moteurs du Camargue ralentirent leur cadence et se firent plus discrets. « Zou, nous entamons notre entrée dans Port-Gardian... » annonça le pilote avant de réciter une litanie de consignes qu'il nous fallait respecter avant l'immobilisation complète du navire. Il conclut son intervention par une plaisanterie qui déclencha l'hilarité de tous, à l'exception du couple allemand trop occupé à copier fidèlement les paroles pour en saisir le sens.

Enfin à quai, j'attendis Paul tandis que débarquaient les autres touristes. A leur passage, le petit garçon turbulent me tira la langue tandis que sa sœur m'offrit gentiment une pomme que j'acceptai pour ne pas la froisser.

Après avoir jeté un dernier regard vers la mer et la flottille qui était amarrée au port, nous nous dirigeâmes vers l'avenue Frédéric Mistral. Je n'osais l'avouer à mon compagnon, mais jamais de ma vie je n'avais vu une aussi belle avenue avec cet alignement de maisonnettes blanches aux volets bleus dont les plus hautes n'avaient qu'un étage. J'admirais longuement toutes sortes de boutiques qui alternaient avec les terrasses fleuries des cafés, où des consommateurs prenaient le frais. Je me serais volontiers arrêté un moment à l'ombre d'un des accueillants estaminets de la place Esprit Pioch.

Paul, sans doute plus sauvage que moi encore, insista pour prendre rapidement la direction de l'étang des Massoucles. Une bonne partie de notre route longeait l'étang des Launes qui me sembla presque aussi grand que la mer. Nous obliquâmes par un petit chemin pour aller observer de plus près la petite île dénommée le radeau de Sainte-Hélène où somnolaient des flamants roses perchés sur une patte.

Tandis que nous avançons sur le petit sentier, j’entendis, allongé dans un bosquet, un dormeur qui profitait de l’ombre bienfaisante. Perdu dans ses songes, l’homme respirait très doucement aussi m’efforçais-je d’avancer silencieusement pour ne pas l’éveiller, contrairement à mon compagnon qui ne l’avait pas remarqué, trop concentré sur le paysage. « Arrêtons-nous là un instant, souffla-t-il, juste le temps de réaliser une petite aquarelle ».

Je l’observais avec curiosité. Au hameau, j’avais déjà vu des artistes planter leurs chevalets pour y peindre de grandes toiles. D’habitude, les couleurs sortaient de grands tubes qu’ils diluaient avec de l’huile de térébenthine dont l’odeur entêtante me déplaisait fortement. Là, il s’agissait d’aquarelle. Je n’avais encore jamais vu peindre de la sorte avec aussi peu de matériel. Mon compagnon avait tiré de sa musette un petit étui métallique, de la taille d’une boîte de cigarillos, qui contenait des godets de couleurs fins comme des dés à coudre. Sur la feuille d’un deuxième carnet, qui ressemblait beaucoup au premier, il commença par petites touches à tracer le ciel puis la surface de l’étang à une vitesse surprenante. Il travaillait si vite que je n’eus même pas le temps de dénicher le pied de farigoule dont l’odeur me faisait saliver.

En dix minutes à peine, il avait achevé son œuvre qui me sembla particulièrement réussie. Nous reprîmes ensuite notre périple vers l’étang des Massoucles. Il devait être midi passé lorsque nous quitâmes la grande route pour emprunter un joli passage qui longeait ce petit étang aux couleurs si particulières. Comme nous cheminions, j’observais avec amusement les réactions de mon compagnon au fur et à mesure qu’il découvrait le paysage. Parfois sa main droite se crispait, je la sentais hésiter avant de retomber sur le côté ou au contraire elle plongeait dans la besace. Si la main disparaissait à l’intérieur du sac, elle ressortait avec le carnet de croquis. Une halte s’imposait

alors, le temps d’immortaliser la vue en quelques traits de crayons avant de repartir. Au détour du chemin, apparut un charmant bosquet qui répandait son ombre sur un joli carré d’herbe, verte et abondante. D’un commun accord, nous nous y arrêtâmes pour déjeuner et récupérer de notre marche. Chacun s’arrangea pour son repas, même si je ne refusais pas de partager le pain de mon client pour la forme. La chaleur invitait à présent à la sieste et mon compagnon tout ensuqué s’allongea confortablement et très rapidement sombra dans les songes. De mon côté, je m’approchais des rives de l’étang pour observer les poissons.

« Ulysse ! » Je n’avais pas fait trois pas qu’une petite gitane surgit de nulle part. « Té Claudia ! Que fais-tu là ? Tes parents ne seraient pas contents de te savoir ici ! », m’écriais-je.

De grands anneaux d’or pendaient à ses oreilles, elle arborait une jupe et une blouse de couleurs vives où brillaient une chaîne et une médaille dorée miraculeuse. La fillette vivait à la sortie du hameau où nous avions l’habitude de croiser ses parents. Ce n’étaient pas de méchantes gens, vu qu’ils rendaient toutes sortes de services à Laurence. Nous parlâmes longuement avant qu’elle ne me dise la bonne aventure. La petite m’annonça que je trouverais l’amour auprès de Lavande. Sa prédiction me sidéra, car en effet, comment pouvait-elle savoir que je courtais mon amie Lavande depuis plusieurs semaines à présent. Posant familièrement une main dans mon dos, elle m’entraîna vers mon compagnon qui somnolait toujours. J’élevais la voix pour nous signaler, car je n’aurais pas voulu qu’elle lui fasse les poches dans son sommeil.

Paul s’étira et nous regarda en riant avant de tirer de nouveau son carnet de croquis. Quand le dessin fut achevé, il l’offrit à la petite qui l’accepta très volontiers. En échange de ce cadeau, elle examina avec une grande attention l’intérieur des mains de mon compagnon

puis entreprit de lui lire son avenir. Quand Claudia eut épuisé toute sa science de la chiromancie, elle entama pour faire bonne mesure de nous conter une vieille légende tsigane sur les origines de la mer. « Je dois rentrer chez moi », s'exclama-t-elle soudain en exhibant la petite montre qui étincelait à son poignet.

Il était tard en effet et comme nous allions tous en direction du hameau, Paul lui proposa de rentrer avec nous. La petite ne pesait pas plus lourd qu'un rossignol. Pour lui épargner la fatigue d'un trop long chemin, je la pris sur moi, en remerciement elle nous régala de chants mystérieux venus d'Europe centrale. Par moments, les trémolos de sa voix me chahutaient intérieurement comme la pleine mer nous avait bousculés Paul et moi, tandis que nous voguions vers le large avant de piquer sur le port. bercée par mon pas, Claudia finit par s'endormir et mon compagnon la remplaça en sifflotant comme un pinson. Je l'enviais car je n'avais jamais réussi à siffler ainsi.

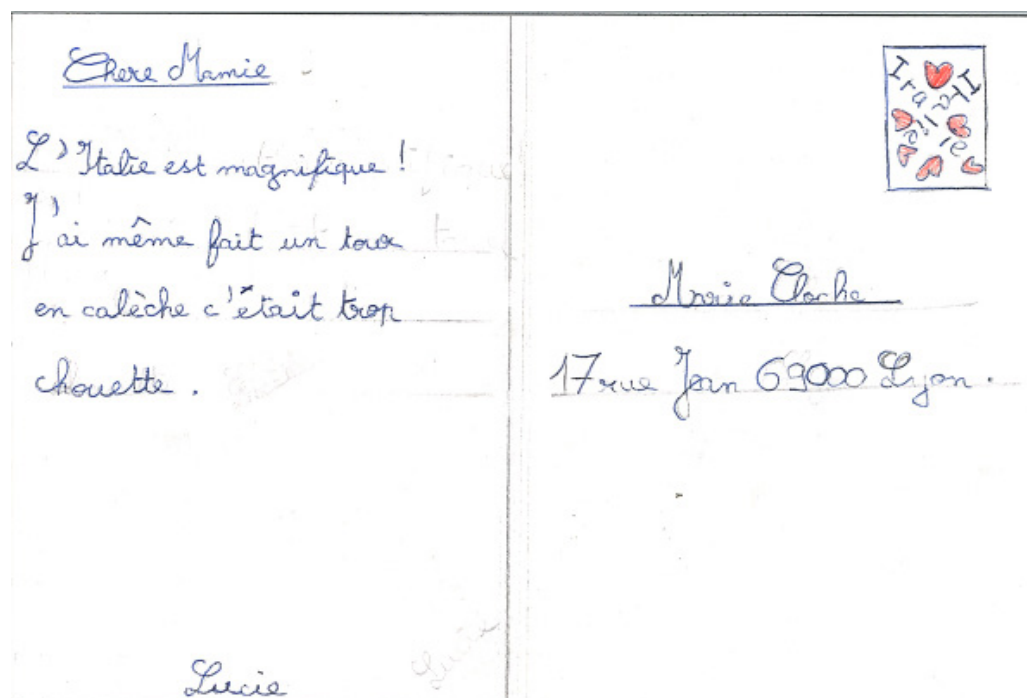
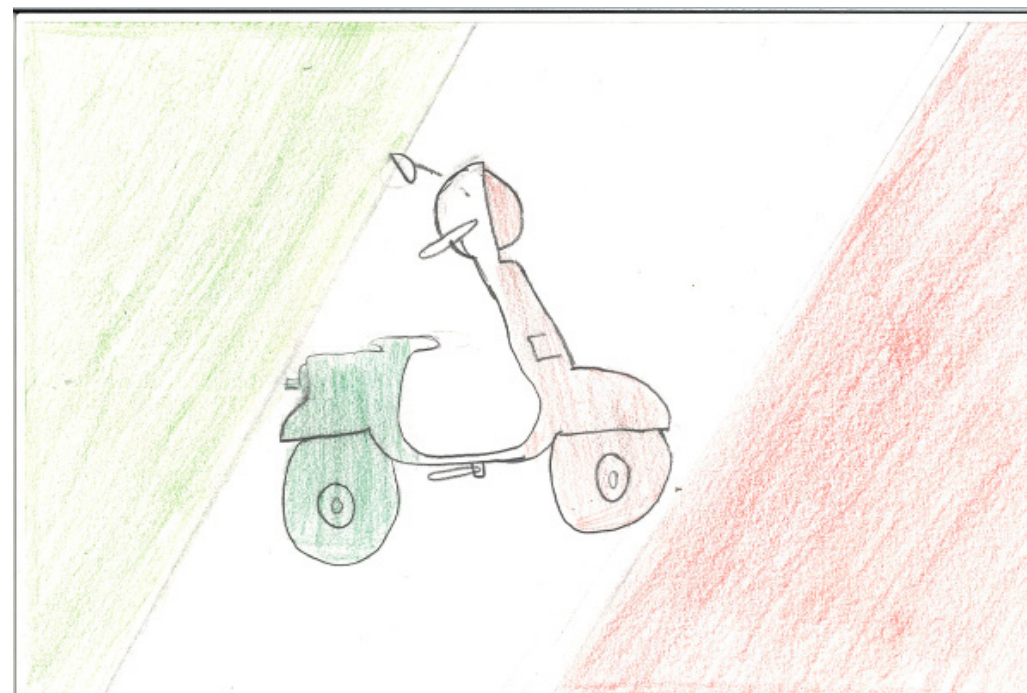
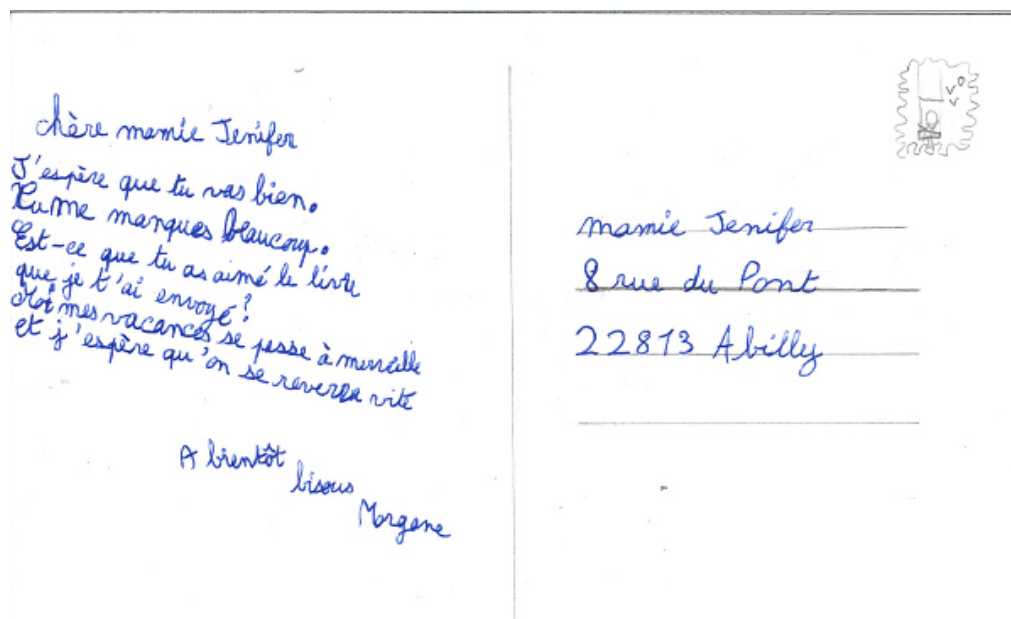
Tel Ulysse de retour à Ithaque, je revins fièrement au hameau après avoir vu la mer et portant Télémaque endormie. Comme Pénélope et ses compagnes, Laurence et Carmen, la mère de Claudia, nous attendaient. Réveillée, la petite lui sauta dans les bras. J'aperçus Lavande qui m'observait cachée dans un coin.

« Comment cela s'est-il passé ? », s'enquit gentiment Laurence.

« Ulysse est le plus intrépide des petits poneys Shetlands que j'ai jamais rencontré, lui répondit mon compagnon. Nous avons commencé notre promenade en allant voir manœuvrer le bac du Sauvage sur le petit-Rhône. Té, quand Ulysse a aperçu Le Camargue qui accostait, il n'a eu de cesse de me pousser pour embarquer. A croire qu'il voulait absolument voir la mer. En tout cas, tous les deux nous avons fait un beau voyage ! »

**CONCOURS
CARTE POSTALE
ILLUSTRÉE :
catégorie 8-12 ans**





**CONCOURS
CARTE POSTALE
ILLUSTRÉE :
catégorie +18 ans**



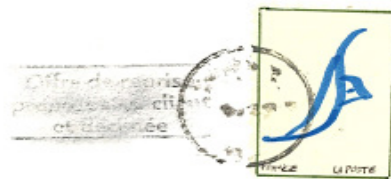
Mon Ami,
L'imaginaire est un bien grand mystère,
il nous permet de faire des voyages dans
des univers bien différents. Merci d'avoir
permis à ma planète, mes amis et
moi-même de voyager dans le cœur
des "hommes". N'ayant pu attacher le
mouton, il navigue aujourd'hui entre
les étoiles, mais n'a pas dévoré ma
Rose qui est de plus en plus belle.
Le souvenir de mon ami le renard
apprivoisé, me rend joyeux.
Je me réjouis de t'avoir aidé à
survivre dans ce désert et espère
que tu es consolé de mon départ.
A bientôt de se revoir dans
un nouveau voyage.
Amicalement
Le Petit Prince



Monsieur Antoine
de Saint Exupéry
PLANÈTE TERRE



Il est des lieux
où la solitude n'trouble,
où le cœur élargi
se met en partance,
où le regard s'envole
et où les couleurs
s'embrument
je xrai au bateau
de 11 heures



Deborah Ann Smith
Cherish Myself Today
30 August 2005



Chère Anne,

J'imagine qu'il est enfin temps de te remettre le livre
 qui m'a été prêté, et qui m'a bercé durant ces quelques
 nuits passées. Je ne pouvais te le retourner sans
 un mot, alors voici une carte qui a voyagé de Corée
 jusqu'à toi. Ce récit m'a mené au sein d'un Paris
 magnifique, où je m'égarais dans les principes des
 personnages. Étrangement, ta présence semblait
 m'assister, ça me faisait plaisir, comme si nous lisions
 ton roman à travers les yeux, pourtant éloignés, de
 chacun...

- Lee Min Hyung.



사랑의 몽타주

Anne Montcel
28 rue des roses
75001 Paris



사랑해

